





Ines **BALLA LONGUEM**

***Effet Domino***

roman



Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.





Il y a d'abord le fouet qui fend l'air, ensuite vient son chuintement tandis qu'il tourbillonne au-dessus de la tête de Félicité, et enfin sa chute, dans un bruit d'abattoir quand elle le dirige sur moi.

La douleur me ramène vingt ans en arrière, alors que j'avais cinq ans, et que forçant sur mon quota de caprices, mon plat de taro à la sauce jaune n'avait pas fini dans mon estomac, mais plutôt sur les rideaux en lin blanc cassé que ma mère venait d'acheter en brocante. La sauce tombait, goutte à goutte du pan du rideau, lentement, comme si elle souhaitait emporter dans sa chute la moindre fibre de tissu et y laisser sa marque indélébile à l'huile de palme. Dans mes tympans, une claque avait alors résonné, suivie de plusieurs coups de fouet de sa chicote noire.

Le chuintement n'a pas cessé, le fouet continue de s'abattre sur moi, menaçant de m'arracher la peau des fesses. J'ai l'impression que Félicité me frappe toujours plus que les autres, que son coude s'élève toujours plus haut, que le fouet tourbillonne toujours plus longtemps, et que le coup tombe toujours plus puissant.

Les jours passent et se ressemblent. D'abord à cinq heures pétantes, tout le monde se doit d'être debout, son numéro bien visible, et doit répondre à haute et intelligible voix à l'appel des

gardiennes comme répondrait un musulman dévot à l'appel du muezzin. Puis par groupe de deux et, munies d'une simple brosse, d'une serpillère, d'un seau et d'un sachet de bicarbonate, comme des petites cendrillons, on récuré les sols de tout l'établissement. Félicité passe ensuite sur le sol mouillé, avec ses semelles salissantes qu'elle frotte sur le sol, et puis de son fouet nous bat, parce qu'elle dit que le sol est mal nettoyé. Ensuite dans la cour, il faut sarcler et désherber, retirer les plaques de poussière ou de boue sur les murs. Félicité a un jeu : celle que le bout du fouet manque lorsqu'elle le balance au hasard sur nous a gagné le droit de chanter en faisant la lessive de leurs uniformes, et finit toujours par faire celles des détenues qui savent se montrer persuasives.

Je ne sais combien de cicatrices ce fouet m'a laissées sur le corps. Il n'y a pas de miroir ici, il n'y a que des bouts de verre polis qui vous donnent un vague reflet de vous et qui se vendent très cher. J'ai échangé deux de mes tableaux les plus réussis contre ce petit bout de verre bigarré pour ne découvrir qu'un visage qui ne m'appartient plus, que je ne reconnais plus.

Le soleil est fier aujourd'hui, il se pavane, entre dans la pièce par rais, et jette ses rayons au loin, dans l'unique but de se faire ressentir. Le mélange sueur-fouet est une piètre recette. Mon corps est en feu. Et il me démange, et il picote, comme si on y enfonçait des milliers de petites aiguilles. Quelque chose de salé vient se buter sur ma lèvre, j'essuie du revers de la main mon nez qui coule, et sur mes bras, j'avise mes pores gonflés. Greloter par ce temps, seul le fouet peut provoquer cet effet.



Les rayons du soleil sont maintenant précis sur le sol en ciment. Ils me rappellent cette conversation que j'avais eue avec mon père, sur le soleil qui se lève à l'est et se couche à l'ouest. À cet âge-là, je ne savais pas bien encore où était l'est ni où était l'ouest. Il m'avait expliqué que les points cardinaux, c'étaient quelques marins venus de l'occident qui les avaient rendus populaires, mais qu'en réalité, dans l'Égypte ancienne, ils avaient un système d'orientation à peu près similaire depuis des siècles et des siècles.

La porte s'enfonce, et s'ouvre sur Abi, la deuxième gardienne, qui n'arrive à rien articuler parce qu'elle a encore du riz dans sa bouche. On le voit lorsqu'elle l'ouvre, malaxé en une pâte blanchâtre, clairsemé par un peu de rouge, peut-être de la sauce à l'huile rouge.

— Abi pourquoi tu es sale comme ça ? Ta mère ne t'a pas appris qu'on ne parle pas la bouche pleine ?

— Patronne, c'est pas moi, c'est Monthé, il dit que Ngono a encore essayé de s'enfuir.

— Tchip ! Si ce n'est pas la malchance, c'est quoi ? Et les gardiens de là-bas sont où ?

— Je sais pas, patronne !

— Cet endroit va finir par me donner la tension.

Le chuintement dans l'air avait cessé bien avant que ne se termine cet échange. À l'entendre, le fouet ne s'abattra pas sur moi avant demain matin encore. Ngono, le petit père, a encore

fait des siennes apparemment. Et quand Félicité se rend chez les hommes, c'est une demi-journée de répit pour nous autres.

Ici à Kondengui, la prison a toujours été mixte. Le quartier des hommes est séparé de celui des femmes par un couloir qui sert aussi de passerelle. Le couloir de la mort, comme je l'ai surnommé à mon arrivée.

Pendant sa traversée, alors que, mains jointes au-devant, Abi me poussait, de part et d'autre du couloir on entrevoyait ces mains tendues, et ces dents jaunes. « *Eh mami nyanga, eh danse alors, eh mami nyanga ! C'est ça que tu veux ?* ». Et ils tentaient de baisser leurs pantalons, mais les gardiens étaient plus rapides, et sous le poids des matraques dans leur estomac, ils tombaient, genoux à terre et s'écriaient : « *attends quand je vais sortir d'ici, tu vas me sentir !* » et les gardiens ricanaient, rétorquaient : « *quand la poule aura des dents, oui !* ». Et puis tout au fond, derrière les mains agitées et tout le remue-ménage, respirait cet endroit calme, et des gens qui semblaient tristes, vides, exténués, parfois se tenant la tête entre les mains, parfois dodelinant de l'avant vers l'arrière. Ils regardaient ailleurs, en l'air, droit devant eux. Et alors qu'on arriva au bout du couloir, je hâtai le pas, parce que c'était cet endroit calme qui me faisait le plus peur. Dans la cellule, cinq places déjà de prises, ainsi qu'un système établi.

La femme qui occupait le haut du lit en étage se racla la gorge et me lança un regard empreint d'indifférence. Puis elle se mit

sur le bord du lit et avança sa tête pour parler à celle qui occupait celui du bas.

— Je te le dis, on se fout de nous dans cet endroit. Trois de plus c'était déjà pas assez ?!

— Même deux, c'était déjà trop. Ils ont encore parlé de coupure budgétaire...

— Mon œil ! On sait bien où l'argent va réellement. On n'a déjà plus rien à se mettre ni plus rien à manger et maintenant on doit se serrer comme des sardines. En tout cas, qu'elles se débrouillent au sol là-bas ! Mais je ne veux rien entendre.

Puis elle avança vers moi un doigt d'honneur, avant de me tourner le dos dans son lit. Au sol là-bas, comme elle avait dit, il m'était impossible d'imaginer une place pour un autre matelas, même minuscule. Les deux autres ne bougèrent pas, comme si je n'étais jamais entrée dans la pièce, comme si je n'existais pas.

Après plusieurs tentatives, je trouvai une place près de la porte, juste en face, en dessous de la fenêtre aux fils barbelés. Je ne pouvais pas étendre le matelas dans toute sa longueur, alors je le pliai en deux, et le bas de mon corps était à même le sol. Il avait fait froid cette nuit-là, les gardiennes m'avaient dit qu'il n'y avait plus de couvertures, et qu'elles ne savaient pas quand il y en aurait encore.

Dans la cellule, la règle c'était — et c'est toujours d'ailleurs — « Chacun pour soi, Dieu le pousse ». Aucune considération. Aucune entraide. Aucune pitié. La solidarité féminine c'est pour les autres. Un soir, on nous annonça l'arrivée d'Ide. Elle était

aussi corpulente que nous six réunies. Avec son gabarit et ses airs de marâtre, j'imaginai qu'elle était là pour quelques crimes atroces. Ici, tout le monde se disait plus ou moins innocent, mais personne ne racontait les circonstances qui l'avaient mené là. Alors je me méfiais de tout le monde, mais j'avais l'impression que personne ne se méfiait de moi.

Ide avait la tête nue, sans aucun poil dessus. On l'avait aussi poussée, mais elle avait à peine bougé. Elle était entrée de son plein gré et avait mis son matelas près du mien. Elle s'était ensuite assise sur son matelas qu'elle avait plié en deux de la même manière que moi, et avait lancé ses jambes près des miennes. Le matelas avait presque disparu sous le volume de son postérieur. Tout le monde s'était tu, même les deux grandes gueules du lit en étage. Elle m'avait souri, laissant entrevoir ses dents de bonheur. Elle ne fait pas partie des personnes sur lesquelles le fouet s'abat, mais malade d'impuissance, elle n'a aucun moyen d'empêcher qu'il s'abatte sur les autres. Félicité à tous les droits, une décision d'en haut est si vite tombée. En quelques minutes, on peut se retrouver au cachot.

Ide me fait très souvent penser à ma'a Josy, et quand je pense à ma'a Josy, je pense à Khimi, et ainsi de suite, et j'en viens toujours à me demander pourquoi ma vie est devenue un sale boulot.

Je pense que tout a commencé ce samedi-là où même le temps s'était levé de travers. Août était bien là, ancré dans la saison des pluies, qui apportait son lot de grisaille, mais aussi de perspective. D'habitude en cette période, le vent était pompeux, il soufflait fort et n'avait que très peu d'effet sur moi. Mais ce samedi-là, des petits courants d'air entraient par la fenêtre de ma chambre et s'infiltraient sous ma peau. Ils étaient sournois, insaisissables, aux aguets de la moindre partie exposée de mon corps. Mes chevilles que mes chaussettes ne recouvraient pas entièrement, mes poignets à découvert sous mon pull en laine.

Mais même la veille, bien avant les caprices du temps, la vie avait déjà pris un détour inquiétant. J'étais debout à quelques mètres de mon lit sur lequel mes draps anthracite n'étaient pas véritablement dressés, la chaise de mon bureau tournée vers la porte. Mes yeux scrutaient ma toile, que l'air glacé avait séchée presque instantanément, pensant qu'encore un ton de rouge et ee serait parfait. Le rouge serait flamboyant, il ferait ressortir la passion et le naturel. Il relèverait aussi la lumière qui s'assombrissait dans l'arrière-plan. Je devrais peut-être rajouter une sphère, sur la gauche. J'aimais quand c'était abstrait, j'aimais quand c'était chaud et vivant, quand la toile n'évoquait que sensations, ressentis et familiarités. Elle était meilleure que la précédente. En plus, elle irait bien avec les autres.

Je finissais la sphère en question quand j'entendis mon père dans le couloir, qui avait reçu un appel qui semblait l'avoir quelque peu chamboulé. Je l'avais vu à son air craintif lorsque ne se souciant plus de rien d'autre, il lambinait tout en fixant l'écran de son téléphone, dont la lumière bleuâtre se reflétait sur les verres de ses lunettes qui commençaient à lui pendre sur le nez. Je l'entendis parler à voix basse et demander : « *Comment ça un souci avec mes actions ?* ». Puis de cette même allure nonchalante, il s'était frotté le menton et avait marmonné dans un hochement de tête : « *je vois. Oui Hyppolyte je serai là à la première heure demain matin, mais de grâce s'il te plaît envoie moi d'abord ce mémo !* ».

Mon père avait toujours eu une voix monocorde, un peu comme une eau que rien ne pouvait jamais agiter, même pas une bourrasque. Ce n'était pas cette voix-là que j'avais entendue au téléphone. Alors d'un air craintif à mon tour, je lui avais demandé : « *Am gaka ? Ça va ?* », et il m'avait répondu : « *Oui grand-mère, Apianieuh, tout va bien* », sur un ton qui se voulait apaisant.

Mais le fait est que ce soir-là, la télévision dans son bureau demeura étrangement silencieuse. La voix de Nyamsi ne salua pas de son fameux « *Si on t'explique le Cameroun et que tu comprends, c'est qu'on ne te l'a pas bien expliqué* » ; pas plus qu'elle n'énonça la date « 07 août 2050 » ni ne renseigna sur la météo « nuageux avec des éclaircis ». Non ce soir-là, personne ne déplora haut et fort le caractère inchangé des Nkukuma à la

tête du pays émergé, depuis 2035, conformément à ce qui avait été annoncé.

Le combat avait été mené contre la domination occidentale. Quelques batailles furent gagnées. Les contrats d'exploitation minière avaient été renégociés, les sociétés d'État pour la majorité déprivatisées. Boko haram au Nord et un peu partout dans le Sahel avait été maîtrisé grâce à une coalition du continent jamais encore connue jusque-là. L'Ambazonie des séparatistes était un mauvais souvenir. Le plan d'urbanisation avait créé un tollé, parce qu'il avait fallu démolir une bonne partie du pays, et l'on craignait la tâche ardue du relogement de ces populations. Il y eut un retour massif de la diaspora.

La dette due aux enfants de Bretton Woods avait été égratignée à défaut d'être soldée. Le franc CFA avait retrouvé son droit de sol, cette dénomination lui avait d'ailleurs été retirée sur tout le continent à présent. Sur le territoire, il s'appelait désormais Kobo. Sa parité fixe à l'euro et l'ambiguïté de la moitié des réserves de changes placée au trésor français ainsi que les garanties de ce dernier avait pris fin moins d'une dizaine d'années plus tôt.

Certes il n'existait plus de pareilles choses telles que le manque d'eau courante et potable dans certaines régions, les coupures incessantes d'électricité de l'ENEO national, les crevasses sur les routes qui faisaient pâlir le plus noble des amortisseurs. On ne déplorait plus le manque insistant d'infrastructures qui était déjà de plus en plus florissant vers la

fin des années 2020, certes il n'était plus question de la loi du plus Forbes pour recevoir des soins élémentaires, ni de faire la manche pour les premières nécessités, mais il y avait toujours quelque chose qui tenait Nyamsi en haleine. *« Aujourd'hui nous côtoyons le même palier d'infrastructures que la France des années 2020, après avoir rattrapé le Nigéria, le Ghana ou encore la Côte d'Ivoire. Rien de bien méchant parce que figurez-vous que personne ne vous a attendu sur ce palier les bras croisés »*, martelait-il. *« Ce qui me préoccupe c'est le poisson qui pourrit par la tête et chez nous la tête n'a de cesse de pourrir »*, continuait-il par la suite.

Ordinairement, dans tous les cas, jamais la voix de Nyamsi ne serait restée muette, tout comme celle de mon père au dîner, et même après, lorsque ma mère se fut éclipsée en me balançant Khimi dans les bras, puis fût revenue éteinte, le visage froissé, la bouche déformée et le blanc des yeux pâles. Ce soir-là non plus, nous n'avions pas, comme à l'accoutumée, regardé le remake de « Madame... Monsieur », en suçant des mangues jusqu'au noyau. Et pendant tous les soirs de la semaine, Nyamsi demeura muet dans le bureau de mon père, et les mangues demeurèrent charnues dans la cuvette à la cuisine.



Le samedi d'après, sur la route qui bordait l'allée de la maison, j'avisais depuis quinze minutes, le bus de banlieue dont le panneau d'affichage marquait « départ retardé ». Sous mon débardeur caramel, le soleil capricieux du matin était maintenant à son zénith, contrastant avec la saison, et excitant les pores de mon dos jusqu'à la sueur. Une voiture que je ne reconnus pas tout de suite s'était arrêtée à même pas cent mètres. Il me vint à l'esprit que c'était monsieur Njitap, qui m'appelait sa petite femme, comme dans une blague, quand je savais qu'il n'attendait qu'un signe de ma part pour vraiment me faire la cour. Mais ce n'était pas lui, avec une barbe de trois jours, des cheveux presque à ras, dont la texture laissait penser à quelque chose de doux. Ce n'était pas lui dans cette chemise cintrée à carreaux indigo, avec des doigts fins et soignés, agrippés sur le volant. C'était tout simplement Kundé, qui me faisait de grands signes de la main.

On dit que les premières fois sont inoubliables, qu'elles soient belles ou moches. J'en avais vécu deux en l'espace de quelques minutes. La première c'était quand en regardant ces tournesols, je les avais vus vivre, bien qu'emprisonnés dans soixante-dix centimètres de longueur et cinquante centimètres de largeur. J'y avais mis tant d'ardeur et de maladresse, tant d'assurance et d'hésitation que j'avais réussi.

J'avais réussi à donner du relief et de l'épaisseur avec cette technique dite d'empâtement au couteau. La deuxième c'était quand j'avais franchi le seuil du salon, la peinture plein le tablier et les doigts, et que mon regard avait croisé le sien. Mon regard qui avait croisé le sien... C'était comme ça que commençaient en général les coups de foudre dans les films, si ce n'était lorsque deux mains s'effleuraient. Mon regard qui avait croisé le sien et, loin d'un coup de foudre, j'étais plutôt surprise. J'avais passé tellement de temps dans ma chambre à commander des siccatifs, à penser médiums et canevas que son regard plongé dans le mien m'avait plutôt fait l'effet d'une douche froide.

Un inconnu dans un environnement familial qui me sortait de mon automatisme inconscient. Il était là, assis à me fixer comme si des boutons pleins de pus me poussaient sur le visage. J'étais comme la belle au bois dormant que le prince venait d'embrasser et qui à son réveil n'était pas sûre de savoir pourquoi. Je regardais le tableau dans mes mains et je ne savais plus très bien ce que je voulais en faire. Puis je m'étais finalement avancé pour l'accrocher au-dessus de la télévision, à l'emplacement prévu.

— Tu peins bien.

— Merci.

Ça avait été d'abord sa voix, chargée de bon sens, comme si tout était à sa place dans l'univers, avant d'être lui-même. Et c'est seulement en me retournant que je l'avais vraiment vu, et que j'avais ressenti. Puis ma mère était entrée, on avait échangé des banalités dont je ne me souviens plus, et enfin il s'était levé

et l'avait suivie. Je me souviens avoir pensé que sa beauté n'était ni prétentieuse, ni arrogante, ni extravagante. Certaines ne l'auraient même jugée banale.

Il était revenu deux jours après, en tant qu'assistant de ma mère, et ce, depuis déjà deux ans. Au début, j'avais du mal à converser avec lui, ma voix me parvenait au loin comme provenant d'un puits sans fond, étrangère, comme si une autre personne prenait possession de mon corps. Mon « ça va bien » en réponse à son « Salut ça va ? » sonnait comme celui d'une petite fille de cinq ans qui aurait répondu à un aîné, auquel elle doit respect dans la crainte, l'admiration et la plus insupportable des innocences. Il m'arrivait également de marmonner quelque chose d'insensé trois secondes après qu'il m'eut adressé la parole, comme une horloge mal réglée.

Depuis, nos rapports avaient évolué vers cette chose pas tout à fait au bout de sa métamorphose. Dans nos regards, nos demi-sourires, dans nos corps qui se cherchaient constamment et qui pourtant n'avaient de cesse de se manquer de peu. Kundé était d'une extrême lenteur, il y avait comme un excès de concentration dans sa manière de m'aborder, très observateur aussi.

Il avait insisté pour m'accompagner.

— Où le bon vent est-il censé t'emmener ?

— À la cité-verte, pour la dot d'une cousine à mon amie.

— Bien.

Visiblement, il intentait jouer de la même partition. « Coucou » de Charlotte Dipanda passait en boucle. Une intemporelle, car elle n'avait pas pris de rides malgré les générations. Au bout de ce qu'il me parut une dizaine minutes, on entendit un bip, une notification sur son téléphone qui fit s'entrecouper la voix de charlotte sur le haut-parleur. Elle était visiblement assez intrigante pour qu'il se rangeât sur le bas-côté et daignât y prêter une attention particulière.

Après plusieurs haussements de sourcils et d'épaules, comme s'il se rendait seulement compte de ma présence, il se tourna brusquement vers moi et se confondit en excuses.

— Oh, mais tu n'as pas à t'excuser, je sais bien que les grands hommes d'affaires ont plus important à faire que de se préoccuper des petites gens.

Il rit, à gorge déployée, et je rivai mes yeux sur sa pomme d'Adam qui montait et descendait de manière cadencée et étrangement solitaire comme si elle eut été libre de ses mouvements et isolée de la chair délicate de cette gorge qui l'enveloppait. Puis il se tut. Sur ses traits se lisait comme une urgence, qui fronçait ses sourcils et faisait trembler ses lèvres d'une manière à peine perceptible, qui allait et venait au gré de ce qui pouvait bien se tramer à l'intérieur de sa tête.

— Tu n'es pas une petite gens à mes yeux, me lança-t-il avant de redémarrer en trombe.

Je ressentis l'envie d'embrasser l'espace creux dans son cou, qui pulsait au rythme de son pouls, de caresser le lobe de ses oreilles, d'effleurer les poils lisses de sa barbe du revers de mon index, de chatouiller le bas de son menton. Mais plus que tout j'avais besoin qu'il accélère, qu'il s'autorise plus de distraction à mon égard, qu'il cesse d'observer et ose, parce que mue par mon mutisme et mon manque de confiance, je ne m'y serais jamais risquée.

On passa devant le Hilton, qui repris mon attention pour la tourner vers le boulevard du 20 mai, au loin duquel se dressait le mât du drapeau vert, rouge et jaune, ainsi que les tribunes teintées de ces mêmes couleurs. Je me souvins de cet incident du 11 février 2043, alors que nous devions défiler pour la fête de la jeunesse et que la miss de notre classe qui était aussi la présidente de la coopérative, avait vomi sur les chaussures neuves et cirées du surveillant qui, parti d'un réflexe, lui avait administré une gifle pour qu'au final tout se termine en bagarre générale, devant les yeux ébahis de notre principal dont les veines de la tempe menaçaient d'exploser.

Je me demandai aussi ce qu'elle était devenue et si elle avait toujours d'aussi grosses fesses. Elle faisait partie de ces personnes populaires à l'école dont tout semblait leur réussir.

On roula encore pendant moins de vingt minutes avant que Kundé ne me déposât en haut du lycée cité-verte. « *Amuse-toi bien* », me dit-il alors que je refermai la portière derrière moi, encore toute pleine de la frustration qu'il m'avait fait ressentir.

Le ton était donné dès les cinq cents mètres qui précédaient l'entrée de la maison. On entendait les percussions de balafons et de Medjang. Des chapiteaux étaient installés dans la cour, enceintes et haut-parleurs fixés en suspension sur les supports. Des tables joliment décorées avec un assortiment de fleurs magnifiques, des tulipes, des tournesols, des primevères ; il y en avait pour tous les goûts. Des nappes en soie aux couleurs irisées sur lesquelles reposaient des couverts en bronze.

D'un côté, des musiciens jouaient et de l'autre une horde de danseurs se trémoussait sur des rythmes de bikutsi sous le regard émerveillé des invités. Leurs corps luisaient d'huile de palmiste et sur eux des branches de raphia portées de manière à recouvrir leurs parties intimes.

Fafa et les autres étaient assises un peu plus loin, en demi-cercle. Chacune vaquait à quelques occupations en vue du bon déroulement de la cérémonie. Je les rejoignis et constatai avec honte que les préparatifs touchaient quasiment à leur fin.

— Ma copine il faut dire à ton père de ne plus faire son bamiléké et de te buy une voiture. Je suis même étonnée que tu arrives à cette heure, je t'attendais bien plus tard avec tous ses embouteillages et les bus retardés.

— Tu sais très bien ce qu'il dit tout le temps. « *Grand-mère, ce sera plus jouissif quand tu la paieras de ta poche* ».

— À quoi te sert donc ton permis ?

— Pose-moi la question et je te répondrai, dis-je en haussant les épaules.

— Anti. Aide-cuisinière vous n'avez pas. Aide-ménagère rien. Toute la grosse maison-là ?

— L'Homme travaillera à la sueur de son front ou bien ?

Et elle se mit à rire de son rire qui creusait davantage ses fossettes et faisait tressauter sa poitrine. Puis elle se tut et me dévisagea, l'air un peu hésitant.

— Ça fait un moment que je veux te parler de quelque chose. Tu sais, Ndolo a des ennuis. Enfin des ennuis, ça dépend. Juste qu'elle est enceinte et souhaite se faire avorter.

— Moi j'appelle ça des ennuis. Qu'est-ce qui n'a pas marché ?

— Ah copine, je suis aussi dépassée que toi. Que veux-tu que je te dise. La capote s'est peut-être percée, dit-elle en haussant les épaules. Pourtant elle prend aussi la pilule. En tout cas, elle ne veut rien envisager d'autre que l'avortement. Je préfère donc qu'elle le fasse dans une clinique là à Hygiène mobile. Je connais quelqu'un qui peut le faire, c'est toujours mieux que de boire les décoctions du premier charlatan venu.

— Je vois... de combien on parle ? et on a surveillé les MST ?

— Toujours aussi perspicace. C'est pour ça que tu es ma meilleure. L'opération coûte cinq cent mille, j'ai déjà pu réunir la moitié. Et oui elle a fait un dépistage.

— D'accord, mais c'est une sacrée somme quand même.

— Si l'avortement était légal, on n'en serait pas là.

— Tu sais que mon compte est surveillé par le pater. Deux cent cinquante mille à retirer d'un coup, il voudra savoir ce que je souhaite en faire.

— Je sais, mais je n'ai personne d'autre vers qui me tourner et je suis sûre que je peux compter sur toi ?

— J'y réfléchirai. Et d'ailleurs comment t'es-tu procuré la moitié de la somme ?

— Laisse, copine ! ne t'en préoccupe pas.

Le soleil avait déjà recouvert les toits de son orange crépusculaire quand des klaxons retentirent. C'était la belle famille qui arrivait. Un convoi de taxis et de voitures personnelles s'amoncelait à l'entrée. Au vu de ce que les hommes déchargeaient des malles arrière, je supputai sur la liste qui avait été envoyée au fiancé.

4 Pagnes de 6 yards. 3 cartouches de cigarettes L&B bleu mentholé. 3 cartouches d'allumette. 2 bouteilles de rhum de plantation. 4 dames-jeannes de Matango. 4 casiers de bière. 3 casiers de jus. 2 gros boucs. 3 gros porcs. 2 cartons de vin rouge Vinosol et Mimbo. 4 cartons de bars gris de 30 kg. 2 cartons de maquereaux dorés de 30 kg. 2 sacs de riz de 50 kg. 1 sac de sel. 2 cartons d'huile de friture Mayor. 3 Cocotte-Minutes. 6 jeux d'assiette et casseroles en aluminium. 2 frigidaires. 1 Nintendo. 2 télévisions écrans plasma 6 K. Un iPhone 25 avec airpods. 2 lunettes de réalité virtuelle. 1 disque platine des têtes brûlées.

Nul n'était sans ignorer que la dot chez les Fang-Béti n'était jamais une mince affaire. Les femmes sortirent de la voiture.



Formant une haie, elles entamèrent des chants en ewondo en tirant sur leurs gandouras brodées, leurs ensembles pagne basin, leurs ensembles tailleurs en raphia, elles criaient « *Oowé ! Abimté !* ». Le bruit des tams-tams redoubla. Une liasse de billets glissa sur le sol, les cris redoublèrent, un homme et une femme d'âge mûr se mirent à lancer des billets de dix mille kobos, on aurait dit qu'il en pleuvait.

Dans ce rideau de billets surgit un homme assez jeune, vêtu d'un boubou en raphia. Sur son épaule, était drapée une étoffe en peau de panthère, dans sa main droite un bâton en bois d'ébène noir dont le pommeau était un visage de lion. De taille moyenne, trapu et un peu bancal, jambes légèrement arquées, il s'avança — suivi par son cortège — d'un pas sûr, mais aussi hésitant, vers le centre de la cour où les chaises étaient disposées en hémicycle. Il prit place à la première rangée, faisant ainsi face à la famille d'Iris déjà installée. Ceux qui semblaient être ses parents, ses frères et le porte-parole firent de même, puis les autres membres du cortège s'assirent tour à tour sur les rangées derrière eux.

Lorsqu'ils furent tous installés, le porte-parole de la famille d'Evina se leva et d'un signe de la main commanda l'arrêt de la musique. Il se racla la gorge et salua l'assemblée d'un tonitruant « *Famille ooh ! Mbembe Kiri !* », auquel fit écho un « *Kiri mbem !* » du même ton. D'un air visiblement satisfait, il tira sur le pan de son boubou et entama les modalités de circonstances conformes à nos us et coutumes. Les pourparlers allaient bon train et nous arrivions au moment de la mise en scène la plus connue de toute l'histoire de la dot camerounaise.

Celle qui, dans un ton des plus solennels, racontait toujours que la bru n'était pas actuellement sur le lieu où se déroulaient les activités, qu'il fallait attendre sa venue, et que son moyen de locomotion dépendait de son lieu de résidence. Par exemple, quelqu'une qui habitait à l'étranger prenait l'avion pour rejoindre la cérémonie, une locale pouvait venir en voiture. Quoiqu'il en soit, le trajet était toujours semé d'embûches.

— Vous m'en voyez désolé, dans son trajet pour nous rejoindre, notre fille est tombée dans les embouteillages à Nkozoa.

— Vraiment Mayem ki je ne sais pas. Que pouvons-nous faire ?

— Il faut qu'un hélicoptère la récupère sur place.

— Soit !

Le monsieur représentant la famille du futur marié sortit de sa poche une liasse de billets qu'il tendit au représentant de la famille d'Evina. Quelques minutes plus tard, lorsque l'argent donné fût jugé suffisant pour louer cet hélicoptère imaginaire et ramener la bru, il reprit son discours :

— Puisque nos enfants veulent s'unir pour la vie, et que nous Atangana ici présents, remettons entre vos mains la vie de notre fille, sauriez-vous la reconnaître même étant aveuglés ou paieriez-vous les pots cassés ?

— Owé ! nous, Ateba ici présents ne faillirons pas !

Le représentant de la famille d'Evina demanda d'un geste de la main de faire entrer la demoiselle. Elle était entièrement recouverte d'un drap blanc.

— Voici notre fille, reconnais-tu en elle ta promise ?

— Non, Papa ! ceci n'est pas ma promise, répondit le futur marié.

En général, les futurs mariés s'entendaient pour que la fille laisse entrevoir un signe distinctif choisi au préalable par leurs soins, car pour chaque demoiselle reconnue à tort, il en coûtait minimum une liasse de billets. La scène se répéta avec cinq autres demoiselles parmi lesquelles je reconnus Fafa grâce au tatouage qu'elle avait sur la cheville.

— Mais pourquoi personne n'a prêté attention au jeune qui a subtilisé une dame-jeanne aux yeux de tous ? demanda ma voisine de gauche à la sienne.

— Parce que c'est comme ça dans leur coutume. Et la belle-famille est censée prévoir le lot de compensation.

— Les gens ont de ces traditions !

— Que celui qui n'a jamais pêché lance la première pierre. Saint Bruno a bien chanté « *chaque village a son défaut* », c'est peut-être là le leur.

Les deux futurs mariés étaient à présent assis côte à côte. Evina était particulièrement rayonnante ce jour-là. Elle portait une robe brodée — qui épousait ses formes généreuses — et assortie au vêtement de son fiancé. Sur ses tresses pendantes était magnifiquement noué un foulard, elle avait des bracelets en